

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

—Nommez-les, docteur, dit Pierre, et je vais envoyer chez eux immédiatement.

—J'irai moi-même, déclara sir Jonathan.

—A cette heure-ci, vous n'en trouverez aucun. Tout ce que l'on peut faire, c'est de leur demander un rendez-vous pour demain matin après les cliniques et les visites des hôpitaux.

—A neuf heures alors ? Comme c'est tard !

—A neuf heures ils ne seraient pas encore libres. Tout au plus si à onze heures ils pourront être ici.

—Et cette nuit, que faudra-t-il faire ?

—J'ai tout ordonné là-haut. Il y a une jeune fille bien douce et bien intelligente ; avec elle et Mlle Suzanne on peut être tranquille sur la bonne exécution du traitement,

—Et ma sœur, dans quel état la trouvez-vous ?

—Plus calme que je ne m'y attendais. Il faudrait la faire coucher.

Elle aura certainement besoin de ses forces pour demain.

—La journée sera donc mauvaise ?

—Terrible. Surtout probablement la nuit après.

Pendant que le médecin faisait entendre ce diagnostic, si effroyable par la prédiction cachée qu'il contenait, Suzanne ne quittait point sir Jonathan Pierce des yeux.

Celui-ci essayait de garder son calme, mais ses regards éperdus disaient ses angoisses et ses souffrances.

—Voulez-vous aller vous-même chez les médecins, Jonathan lui demanda M. de Sauves quand le docteur Garniers fut parti en laissant les noms des premières sommités de Paris.

—Si vous le croyez bon . . .

—Oui, nous nous partagerions la besogne, vous d'un côté, moi de l'autre. Mais avant, mangeons un peu, c'est l'heure.

Adèle et Robert vont-ils descendre ? continua Pierre en s'adressant à la jeune gouvernante toujours immobile à quelques pas d'eux.

—Robert, oui, répondit Suzanne : quant à madame, elle a déclaré qu'elle ne mangerait pas.

—Moi non plus, dit l'Américain.

—Pourquoi ? demanda la gouvernante. Tout en aimant Georgette de tout votre cœur, vous n'avez pas je suppose, les mêmes motifs de désespoir que Mme Chaniers ?

—Ma sœur, à laquelle Georgette ressemble tellement, est morte d'une maladie aussi épouvantable, dit-il.

Et comme si ses nerfs tendus outre mesure s'accroïtaient à la première occasion venue, Jonathan, le glacial, l'impassible, le flegmatique Américain, éclata en sanglots.

Suzanne haussa les épaules et s'éclipsa en disant :

—Je vais faire servir le dîner.

M. de Sauves, le sourcil froncé, regardait son associé et se demandait si ce désespoir était bien le signe indubitable de sa personnalité d'emprunt.

Si Adèle, en effet, fût morte à douze ou quatorze ans, ainsi qu'était morte miss Maud, la sœur de Jonathan, tout ce qui, plus tard, l'eût rappelée à Pierre de Sauves, ne l'eût-il pas aussi étrangement, aussi profondément bouleversé que sir Pierce l'était à cette minute même ? . . .

Quel point d'interrogation terrible qu'en dépit des affirmations de Suzanne la conscience si droite de l'ingénieur ne cessait de lui poser ? . . .

Robert ne descendit point dîner.

Ce premier jour, il voulait le passer complet entre sa tante et sa fiancée, sans que l'Américain,

sur lequel, lui ne conservait aucun doute, ne l'empoisonnât pas de sa présence odieuse.

Pierre et sir Jonathan durent prendre leur repas en tête à tête, assis vis-à-vis l'un de l'autre.

M. de Sauves ne mangeait pas beaucoup ; mais l'Américain dont l'appétit en général était très robuste, mangea encore moins que lui.

Ils sortirent ensemble tous les deux, pour monter dans deux voitures différentes qui les attendaient sur le perron.

En levant les yeux, sir Jonathan vit la petite leur veilleuse qui indiquait l'appartement où Georgette se mourait peut-être, sans qu'il pût aller la soigner lui-même, la disputer, l'arracher à l'horrible mal qui la dévorait dans sa fleur de jeunesse et de beauté.

Si intense fut son émotion, qu'il faillit de nouveau tomber en syncope.

Mais le cocher prenait ses ordres, il dut faire appel à toute son énergie, pour répondre d'une voix sinon calme, du moins intelligible.

A minuit il était de retour.

Pierre de Sauves, de son côté, revenait presque en même temps.

Ils avaient eudu mal, tous les deux, à rencontrer ceux qu'ils cherchaient, ils y étaient arrivés tout de même, et le lendemain à onze heures, les médecins s'étaient tous engagés à venir visiter la malade.

—Comment va-t-elle ? fut son premier mot au domestique qui vint ouvrir.

—Pas bien, répondit celui-ci. Elle ne remue, ni ne parle.

Jonathan prit les mais de M. de Sauves.

—Je vous en supplie, dit-il, par tout ce que vous avez aimé et pleuré, par vos souffrances et vos douleurs, laissez-moi monter.

—Pour que votre présence apporte une nouvelle émotion, ou une surexcitation plus grande à ma sœur ! . . . Jamais !

—Je vous le demande à genoux . . .

—N'insistez pas, c'est inutile.

Au ton de M. de Sauves, sir Pierce vit qu'il n'obtiendrait rien.

—Alors, permettez-moi de coucher là, sur ce canapé, j'aurai plus tôt de ses nouvelles.

—C'est une folie. Que diront les domestiques ?

—Ils savent tous mon affection pour cette enfant !

—Comme vous voudrez.

S'étant, par cette permission, débarrassé de l'Américain, Pierre monta vers le haut de la maison afin de savoir ce qui se passait.

On avait obtenu d'Adèle qu'elle s'étendit dans le cabinet de toilette sur un lit de repos. Robert, Clotilde et Suzanne étaient seuls auprès de la malade, ne la quittant pas, lui prodiguant toutes sortes de soins.

Clotilde, surtout, baignait sans cesse son visage et ses yeux, ne ménageant ni sa peine, ni ses fatigues, ni son dévouement.

La malade étendue inerte sur ses oreillers, avait sa tête endolorie appuyée sur son bras relevé, toujours blanc, jeune et frais, et où apparaissait ainsi qu'une large tache noire le signe dont avait parlé Amanda Laminois.

Sur ce bras, semblable à quelque morceau de marbre antique, le visage ressortait étrangement rouge, tuméfié et méconnaissable, presque hideux, sous le gonflement violacé de tous les tissus.

La respiration était pénible, saccadée et sifflante. La main libre se crispait de loin en loin sur le drap, qu'elle cherchait à ramener constamment en avant, par ce mouvement automatique et inconscient, toujours le même, que connaissent bien ceux qui ont soigné des mourants.

Pas un mot ne sortait de ses lèvres.

Connaisait-elle ? . . . Entendait-elle ceux qui lui parlaient avec une douceur et une affection sans nom ? . . .

Il n'était pas possible de le deviner.

Pierre s'approcha du lit.

—Eh bien ! chère petite, dit-il doucement, tu souffres donc beaucoup ?

Elle ne broncha pas, affalée dans sa fièvre et son inertie.

Il eut le courage d'appuyer ses lèvres sur les cheveux de la malade, et se retira sur la pointe des pieds.

Arrivé au seuil de la porte, il appela Suzanne.

—Fais coucher Robert, lui dit-il, moi je vais veiller dans ma chambre ; si n'importe quel événement se produisait, appelle-moi.

Rien d'extraordinaire n'arriva, sinon que la fièvre augmenta encore, et les pustules devinrent si pressées sur le visage et sur certaines parties du corps, qu'elles ne formaient pour ainsi dire plus qu'une plaie aux endroits où elles se trouvaient.

A onze heures les médecins arrivèrent les uns après les autres, et avant de monter au premier étage, ils se réunirent dans une des pièces du rez-de-chaussée, où le docteur Garniers leur exposa la marche de la maladie et ce qui avait été tenté jusqu'ici pour la combattre.

Personne de la famille n'assistait à ce commencement de consultation.

Pierre était en haut avec son fils et sa sœur.

Dans la chambre de Georgette, Clotilde et Suzanne attendaient les hommes de l'art.

En bas, dans la pièce voisine de celle où étaient les médecins, sir Jonathan Pierce, l'oreille collée contre la porte, écoutait, buvait plutôt la moindre de leurs paroles.

Son teint, ce teint que Suzanne soupçonnait si fortement de n'être pas naturel, n'avait pas changé en effet, durant la nuit d'insomnie et d'angoisse qu'il venait de passer, mais mille rides entouraient ses yeux ; ses lèvres pendaient ; on eût même dit que sa taille s'était tout à coup voûtée, tandis que des mouvements nerveux, impossible à contenir, faisaient sauter tous les traits de son visage.

L'examen de la malade dura plus d'une demi-heure.

—N'oubliez pas de vous laver constamment toutes les deux le visage et les mains avec de l'eau fortement phéniquée, dit l'un des médecins à Suzanne et à Clotilde.

—O monsieur ! répondit celle-ci, nous n'avons point peur, mais nous prenons cependant toutes les précautions hygiéniques possibles.

—Elle est perdue, et cela à très bref délai, déclarèrent presque unanimement les docteurs consultants quand ils furent revenus dans le salon où ils avaient été reçus.

On fit entrer Pierre de Sauves, comme étant le chef de famille, et on lui apprit la fatale nouvelle.

Au moment où cela lui fut dit, on put entendre un cri déchirant, aigu, horrible, retentir dans la pièce voisine, suivi de sanglots profonds, épouvantables, faisant passer des frissons sous la peau.

Mais les médecins sont habitués par métier à voir ces douleurs qui brisent, et ces désespoirs qui terrassent.

Nul ne s'étonna, nul même ne parut entendre cette expression d'un chagrin si grand qu'il en bouleversait l'âme.

Pierre les reconduisit tous au seuil de la porte, puis revint vers la pièce où se tenait sir Jonathan.

Suzanne y arrivait en même temps que lui.

A l'aspect de l'Américain, la tête enfouie dans les coussins d'un divan, sanglotant avec un mouvement des épaules, et un bruit rauque sortant de sa poitrine oppressée, ils se regardèrent tous les deux.

—Il a entendu quand les médecins déclaraient que Georgette est perdue, murmura Pierre très bas, à l'oreille de la gouvernante, dont le regard l'interrogeait.

—Bien, répondit celle-ci : laissez-nous tous les deux seuls, mais ne vous éloignez pas.

Pierre obéit et entra dans la pièce voisine dont il laissa la porte légèrement entre-bâillée.

La jeune femme de charge marcha vers Jonathan.

Dans ses yeux brillait une résolution à toute épreuve.

—Courage, sir Pierce, dit elle d'une voix qui essayait vainement de se faire compatissante, mais qui restait sèche et dure.

Courage, cette Georgette que vous avez tant adorée à cause de sa ressemblance avec votre sœur Maud, sera jusqu'à la fin sa vivante image . . .

Il releva les yeux.

Ses traits étaient hagards, il ne paraissait point comprendre ce que lui racontait Suzanne.

—Que voulez-vous dire ? . . . balbutia-t-il. Pourquoi, jusqu'à la fin ? . . .